

JACQUELINE MONTALI

UN MATIN
D'AUTOMNE
APRÈS LA PLUIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-210-5

Dépôt légal : juillet 2022

*À Jean, Béa, JeanSé, PierrM,
et puis aussi Agathe, Jérico, Saskia*

Prologue

Saint-Ours. Octobre 1980.

— Salut gamine. C'est du lait qu'tu veux ?

— Oui, répond timidement la petite fille, avec son pot à lait dans la main. Deux litres, s'il te plaît, Maurice

— Ben alors, t'as perdu ta langue ? Allez, viens avec moi, dit-il en se dirigeant vers l'étable.

Puis il se ravise. Il s'arrête net au milieu de la cour. Il l'observe de haut en bas avec un sourire mauvais. L'adolescent au corps massif, au front bas, aux petits yeux de rats, empoigne fermement la main de la petite fille, dans sa grosse pogne calleuse.

— Lâche ma main, Maurice, tu me fais mal...

Elle s'affole. Elle est loin de tout ici, dans cette ferme déserte. Peut-être que si elle crie très fort, sa maman l'entendra ? Mais elle n'arrive pas à émettre le moindre son. L'angoisse et la peur lui broient la poitrine, lui coupent le souffle, emprisonnent les cris au fond de sa gorge. Il la traîne dans la cour. Ses jambes ne la portent plus.

— Arrête, Maurice. S'il te plaît, laisse-moi partir. Je t'en supplie, laisse-moi, murmure-t-elle dans un ultime effort.

Le visage du garçon est fermé. Il est concentré. Il ne parle pas. Il la tire un peu plus brutalement encore. Il semble devenu fou. Il continue de la traîner. Les pieds de la petite fille impriment deux sillons étroits dans les graviers. Elle a lâché le pot à lait qui s'est cabossé en rebondissant sur une grosse pierre.

Elle disparaît dans la grange, dont l'infâme garçon bloque les deux immenses portes avec une barre de bois. Le bruit résonne à peine quelques secondes dans la cour déserte.

Un matin d'octobre après la pluie, la peur, la honte, la solitude... ont bouleversé à jamais la vie de la petite fille.

– 1 –
Gaston

Le Cap d'Agde, 6 novembre 2008

Campé sur le pas de la porte, Gaston Poiron contemple en frissonnant le ciel délavé par les fortes pluies des derniers temps. La tempête a été si forte que le pêcheur piaffe entre les quatre murs, depuis trois jours. À l'affût de la moindre petite éclaircie, Gaston a scruté pendant des heures mer et ciel, qui se confondaient dans de sauvages nuances de gris.

La télé, ça occupe. Mais au bout de trois jours, on a tout vu. À force de rester le derrière dans le fauteuil, il a des douleurs partout. Gaston a lu le journal dans tous les sens, même l'horoscope qui l'a bien fait rire : « une femme va faire irruption dans votre vie ».

Depuis 4 ans que Lucette est morte, il est demeuré seul.

La Lulu l'avait lâché en quatre jours. Un matin, elle s'était levée avec un fort mal de tête. Ce n'était pourtant pas le genre à se plaindre ! D'ailleurs, elle ne s'est pas plainte ce jour-là non plus. Elle s'est mise à marcher en crabe. Elle n'arrivait plus à parler. Puis elle est tombée contre la cuisinière, comme une vague qui s'échoue sur les rochers.

Gaston se souvient de son appel affolé aux pompiers. L'ambulance qui emporte sa vieille. Sa main qu'il tient dans la sienne est toute molle. L'arrivée à l'hôpital de Montpellier. L'explication du médecin, qui lui tombe dessus comme une enclume sur le pied.

— Votre femme a fait une rupture d'anévrisme, Monsieur Poiron. Il n'y a plus rien à faire.

— Mais faut l’opérer, qu’il lance plein d’espoir. J’ai une bonne mutuelle, je peux payer.

— Je suis vraiment désolé, mais c’est fini. Une artère s’est rompue dans son cerveau, qui est noyé de sang.

Gaston revoit les murs blancs de cette salle des mauvaises nouvelles, ornée d’un tableau représentant une tempête. Une tempête, c’est exactement ce qu’il vivait !

Ses narines sont encore pleines de l’odeur de l’hôpital. Un mélange d’antiseptique et de maladie, parfumé à la violette, mode détergent. Il est là planté devant ce médecin qui le dépasse d’une bonne tête.

Dame, l’hôpital, il ne l’a pas beaucoup fréquenté au cours de sa vie. La Lulu non plus. Même pas la maternité. Elle n’a jamais pu avoir d’enfant.

Gaston ne sait plus que faire : les jambes raides plantées dans le sol, les bras pendant lamentablement de part et d’autre de son corps massif, les yeux bleu délavé qui se noient dans le regard du médecin, impuissant.

Pendant quatre jours, il a fait des allers-retours Agde-Montpellier. Régulièrement, il se perdait dans la grande ville, la tête occupée à espérer que peut-être, aujourd’hui, elle se réveillerait. Ils peuvent se tromper les médecins !

Puis il retrouvait sa Lulu, immobile comme une statue, blanche comme un os de seiche, dans cette salle de soins intensifs. Le cerveau était noyé, mais le cœur battait toujours.

Mon Dieu quelle misère, ma pauvre Lulu, lui murmurait-il à l’oreille, te voilà bien mal en point. Qu’est-ce que je vais faire sans toi, moi ? Je ne sais même pas cuisiner ni mettre en marche la machine à laver. Faut pas me laisser, ma Lulu. Allez, réveille-toi, je t’en supplie.

Le cœur de Lucette Poiron, née Contrevert, s’est arrêté de battre le 11 novembre 2004. C’était l’armistice pour la Lucette, qui avait combattu toute sa vie, se refusant le moindre bon temps. Mais contre l’anévrisme, elle n’avait pas d’arme.

4 ans déjà.

Il n’a pas cherché à la remplacer. Ce n’est pas que la Lulu était spéciale ou irremplaçable. C’est surtout qu’il n’avait pas envie de se mettre en chasse. Recommencer à faire la cour à une femme. Chercher des histoires spirituelles à raconter pour

l'impressionner favorablement. Se faire beau. Dépenser des sommes folles pour l'emmener au restaurant. De nos jours, et à l'âge qu'il a, les femmes coûtent cher ! En plus, Gaston n'arrivait pas à se projeter au lit avec une femme. Misère, là aussi il faudrait l'impressionner. Lulu n'était pas une acharnée de la bagatelle. Ah, ça non ! À dire vrai, elle détestait. Le sachant, Gaston se débrouillait pour faire très vite, besognant une Lulu qui attendait que ça se passe, en ne dissimulant pas son impatience.

Décidément non. Gaston n'avait pas envie de chercher une autre femme. D'autant que maintenant, il n'était plus démangé par la chair, comme disait le curé de sa communion solennelle.

Au début, son copain Marcel l'a tanné pour l'emmener au thé dansant du cabaret du Grau d'Agde. Il insistait tellement, que Gaston s'était acheté une veste neuve. Un blazer pied-de-poule noir et blanc, confectionné dans un beau drap de laine. Avec un pantalon noir au pli impeccable et une chemise blanche, il se trouvait bel homme, attifé de cette façon. On aurait vraiment dit un Monsieur. Il est allé danser deux ou trois fois et malgré les conseils avisés de Marcel, il a définitivement rangé sa panoplie de séducteur de veuve.

— T'es bien bête, mon Gaston. Elles sont nombreuses, les veuves qui cherchent à remettre un homme dans leur lit. Tu es encore bien en forme. Tu vas rester tout seul. Nous autres, les hommes, ne sommes pas faits pour vivre seuls.

Le Marcel connaît bien le sujet. Il a déjà usé deux femmes. Rester seul, il en est incapable. À force de se déguiser en pingouin chaque semaine et de valser des après-midi entiers à se faire des ampoules avec les chaussures neuves... il avait fini par se dégouter une nouvelle femme.

Bérangère. Une veuve bien en chair, à forte poitrine, avec une permanente impeccable sur des cheveux teints, noirs de geai. Il était fier le Marcel au bras de la Bérangère. Il s'est remarié en grande pompe, confiant pour son avenir.

Moins de deux ans après, il commence déjà à déchanter. Ce n'est pas un cadeau la Bérangère ! Elle n'est jamais contente. Marcel n'est pas assez bavard, trop gentil avec les autres, peu tendre, pas bricoleur... Et lui, comme un gros benêt, il ne sait

qu'inventer pour lui être agréable ! C'est toujours la même histoire : il fait des choses, dont il pense qu'elles vont lui plaire. Mais il n'est pas dans la tête de sa Bérangère. Alors, il tombe à côté de la plaque. Elle râle et lui soupire.

Elle est tellement chiante, la Bérangère, que Gaston a cessé de les fréquenter. Il rencontre Marcel en cachette, au bistrot, devant une pression. Pas souvent, parce que le jeune marié doit justifier la moindre sortie en solitaire et les quelques euros dépensés.

Quelle misère pour ce pauvre Marcel ! Mais après tout, il l'a bien cherché. Il l'a voulue, il l'a eue sa veuve !

Alors cette histoire de l'horoscope qu'il a lue dans le journal d'hier... même si une femme lui tombait dans les bras, il ferait un pas de côté et la laisserait s'étaler au sol ! Pas question de s'encombrer d'une râleuse jamais contente. D'autant plus que maintenant, il a compris le fonctionnement de la machine à laver. Il sait cuisiner. Il se confectionne de bons petits plats grâce aux livres de recettes de sa mère, qu'il a retrouvés au grenier. Il a même réussi à repasser une chemise, un jour qu'il allait à l'enterrement d'un collègue. Alors... Il est trop bien tout seul. Il ne rend de compte à personne. Il regarde le programme qu'il veut à la télévision. Il peut laisser traîner ses chaussettes sales au pied du lit... Gaston savoure son bonheur tranquille. Brrr, ça caille, ce matin. Mais il va faire beau ! N'y a pratiquement pas de vent. La mer est calme. Je vais sortir le bateau. Super journée pour la pêche, se réjouit-il en partant pour le port.

À 65 ans passés, Gaston affiche une belle santé. Il est petit et trapu avec des muscles durs et courts, qui ont gagné en puissance, à force de relever les lourds filets, avant que tout soit mécanisé.

Le teint hâlé et la peau burinée font ressortir ses yeux bleu pâle, délavés par les longues courses en mer. Sa tignasse blanche fournie et ondulée, ses mâchoires carrées et sa fossette au menton à la Kirk Douglas lui donnent beaucoup de charme. Il est encore séduisant. Comme il ne le sait pas, il ne s'aventure pas sur le terrain de drague. Le sexagénaire passe une bonne partie de sa vie sur l'eau, depuis 50 ans. Une chance pour lui : son métier est aussi sa passion. Comme la plupart des pêcheurs de sa génération, il connaît plus ou moins le sens du mot loisir, mais il n'a jamais pratiqué.

Quand il n'est pas sur l'eau, il jardine au printemps et en été pour remplir le congélateur de légumes.

L'hiver, il bricole dans la maison. Une peinture à restaurer, une tapisserie à changer, un meuble à ravauder... Il ne s'ennuie pas. De toute façon, avec la Lulu, il n'a jamais pu se poser un moment, sans qu'elle ne lui déniche une occupation. Sa vie solitaire d'aujourd'hui lui convient bien.

Lorsqu'il y réfléchit un peu plus profondément – comme il a eu le temps de le faire pendant ces quatre jours où il a été consigné à la maison par la tempête – il nourrit un seul regret, mais de taille : il ne connaîtra jamais le bonheur d'être grand-père, pour la bonne raison qu'il n'a jamais été père.

Quand il voit son copain Fernand, avec sa tribu d'enfants, de petits-enfants, son cœur se pince. Le Fernand, il le connaît depuis au moins 50 ans. Ce Marseillais est venu se perdre en pays sétois, pour l'amour d'une belle. Magali est nettement moins gironde aujourd'hui, après avoir mis au monde six enfants. Mais ils s'aiment encore tendrement. Comme Gaston, Fernand est pêcheur. Ils se sont rencontrés sur le bateau de leur patron commun. Nettement plus costaud, Fernand a pris l'adolescent maigrichon sous son aile. Fernand, c'est une grande gueule que Gaston, plus posé, a défendue à chaque fois que le Marseillais risquait d'être licencié, pour la ramener un peu trop souvent.

Gaston ne connaîtra jamais le bonheur de pouponner un petit enfant. C'est comme ça. Quand il relit sa vie, il constate que ses choix n'ont été liés qu'aux obligations et au devoir.

Il avait 15 ans, quand il a embarqué pour la première fois, dans le port d'Agde. Son père venait de mourir d'une saleté de cancer aux poumons, qu'il avait nourri à coup de Gauloises sans filtre, à raison d'un paquet par jour pendant 20 ans. Sa mère se retrouvait seule pour élever ses 4 frères et sœurs. Gaston, aîné de la fratrie, a pris la responsabilité de la famille. Il s'est engagé chez un patron pêcheur.

Il n'a plus jamais quitté la mer.

Ses frères et sœurs étant élevés et casés, il avait 25 ans quand il a rencontré Lucette Contrevert. Il lui a proposé le mariage. Oh, ce n'était pas le grand amour comme on voit dans les films, avec baiser sur la bouche et yeux de braise. C'était surtout qu'il avait l'âge de se marier.

La Lulu n'était pas affriolante, avec ses cheveux raides, fins et rares d'un noir de jais, toujours tirés en arrière par un vilain élastique ; ses yeux marron globuleux ; sa peau mate et chiffonnée... Qu'importe le physique, s'était dit Gaston, je veux surtout une femme sérieuse. Au moins, la Lulu c'est pas le genre à se maquiller et à faire la belle pour tourner la tête des hommes. Ah, ça non ! Maigrichonne et sans forme, elle était dure à la tâche et ne rechignait pas au travail.

Lulu convenait donc bien au jeune pêcheur. Gaston tenait de l'enfance, une peur tenace d'être trahi. Certainement parce qu'il avait dû l'être... Peut-être une toute petite trahison de rien, mais qui, dans son cœur d'enfant, avait laissé une cicatrice qui ne s'était jamais vraiment fermée. Au moins, avec Lulu, il n'y avait pas de risque qu'un autre lui pique !

Lulu était une fidèle en tout. Quand il l'a connue, elle conditionnait les sardines dans une conserverie de Sète. Elle y travaillait encore à l'heure de la retraite, alors qu'elle aurait pu trouver le même type d'emploi sur Agde. Mais à Sète, elle avait été embauchée toute jeune. Selon elle, on lui avait fait une fleur. Elle restait fidèle au patron qui lui avait fait confiance.

Sans être avare, Lucette tenait solidement les cordons de la bourse. C'est grâce à elle et au moindre sou mis de côté qu'il a pu acheter un petit chalutier vers 45 ans et devenir son propre patron. Sa vie a changé à partir de là. Il a fallu trimer deux fois plus, pour gagner moins, mais il était son propre patron.

Son épouse n'était ni tendre ni bavarde. Elle ne s'épanchait pas. Cependant Gaston voulait croire – parce qu'il en avait besoin – qu'elle l'aimait et qu'elle était fière de son mari. Il arrivait à se persuader, que, quand il rentrait au bercail en fin de journée, elle le regardait d'une certaine façon qui voulait certainement dire je suis contente que tu sois revenu et je suis fière de mon homme. Après tout, ça lui coûtait quoi, à Gaston, de traduire ses regards dans le sens qui lui convenait.

Ils n'étaient pas riches, mais à deux, ça tournait. Les traites du bateau les empêchaient de devenir propriétaires. La chance leur a souri : au décès de la mère de Gaston, il a reçu en héritage la maison au-dessus de la mer. Ses frères et sœurs, reconnaissants de tous les sacrifices qu'il avait consentis pour eux, lui ont cédé leur part pour le franc symbolique. C'était une modeste bâtisse de plain-pied, comptant quand même quatre pièces.

Quand est arrivée l'heure de la retraite, il a réussi à vendre un bon prix son chalutier parfaitement entretenu. Il a acheté un bateau plus petit. Depuis 5 ans, il sort presque tous les jours. Trois ou quatre bons restaurateurs locaux lui achètent ses poissons pour un prix raisonnable. Ça paye les frais de l'embarcation et ça met un peu de beurre sur les limandes. Sa retraite est plutôt mince, mais seul, il se contente de peu.

Après ces quatre jours de retraite imposée par la mauvaise météo, Gaston est tout content de retrouver les copains au port.

Attablés au comptoir du Bar de la Marine ils échangent les dernières nouvelles. Heureusement que les autres en ont plus que lui, des nouvelles ! Sinon, il n'y aurait pas grande animation dans la salle. Il ne se passe pas grand-chose dans la vie de Gaston, alors il écoute ce que racontent les uns et les autres. Ce matin, le gros Fernand est tout excité. Ses yeux noirs brillent comme des billes :

— Ça y est, la Charline a fait son petit. Mon premier arrière-petit-fils ! 3kg550 qu'il pèse le beau bébé, claironne fièrement l'arrière-grand-père avec son accent marseillais, en payant sa tournée de café. Il s'appelle Kévin. Ça fait un peu breton, mais bon, ils n'allaient pas l'appeler Marius pour faire marseillais !

L'assistance partage avec enthousiasme la joie de leur copain.

— J'ai vu le Marcel, hier, lance François. Il n'en peut plus de la Bérangère. Elle le fait chier comme c'est pas permis. On n'aurait pas dit qu'elle était aussi teigne, le jour où ils se sont mariés, avec sa belle robe, son chapeau et son sourire resplendissant.

— Alors là, c'est bien fait pour lui. S'il m'avait écouté, souligne doctement Louis, il ne serait pas marié. Il aurait gardé son petit appartement, plutôt que de le vendre pour en acheter un plus grand avec la Bérangère. Il pourrait retourner chez lui. Mais là, il est coincé. Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ? Il ne va pas divorcer !

Louis n'est pas le mieux placé pour évoquer les affaires de couple. À 66 ans, il est toujours célibataire. Il a tellement souffert des disputes incessantes de ses parents, qu'il a juré tout minot que jamais il ne se marierait. Et il a tenu bon, même si l'amour a frappé à la porte dans sa jeunesse. Cette peur d'être malheureux comme l'a été son père, l'a éloigné irrémédiablement des petits bonheurs du couple au quotidien. Il n'est pas chaste pour autant. Il a son filon pour rencontrer des femmes. Mais ses copains ignorent tout de sa vie intime. Louis parle fort et beaucoup... des autres, mais jamais de lui.

— Pauvre Marcel. On ne le voit plus. À croire qu'elle le retient en otage. En plus, elle lui pique toute sa retraite. Il n'a même plus de quoi payer sa tournée quand il arrive à s'échapper. Il me fait peine, s'indigne Fernand.

— Quelle misère ! compatit Gaston. Bon, allez, ce n'est pas le tout, il faut que j'y aille. Les poissons ne vont pas m'attendre toute la matinée ! Salut la compagnie. Fais une bise de ma part à la Charline et à son petit, ajoute le pêcheur à l'intention de Fernand.

Il longe le quai jusqu'à l'emplacement où est arrimé son modeste bateau. Les années passent, mais son enthousiasme à prendre la mer ne faiblit pas. Chaque fois qu'il monte à bord, Gaston est aussi ardent, que si c'était la première fois.

Le moteur part au quart de tour. C'est une sacrée bonne machine se réjouit le pêcheur pour qui la mécanique représente un des grands mystères de la vie. Guilleret, il s'éloigne lentement du port. Une belle journée de pêche s'annonce ! Il sait déjà dans quel coin il va chercher les daurades et les loups qui lui ont été commandés par le chef du Fin gourmet.

Le soleil se lève, majestueuse boule aux multiples nuances d'ocre et d'orange, flottant sur la Méditerranée. Il savoure le petit matin en mer. Il est le roi du monde, aux commandes de son rafiote. Alors qu'il progresse dans le chenal et qu'il va dépasser la jetée, son regard est attiré par une forme gisant sur les rochers, près du phare.

Il ne peut pas s'approcher. Les vagues risqueraient de le projeter sur l'enrochement. Il stoppe son moteur et s'arrête au milieu du chenal. Il saisit les jumelles, les ajuste et... oui,

c'est bien ça. Une forme humaine, étendue de guingois sur les rochers. Mon Dieu ! Quelle misère ! murmure-t-il en essayant d'en voir plus. Son cœur s'emballe, ses mains s'humidifient, ses doigts glissent sur la lunette.

Dans ses jumelles se dessine le corps d'une femme, couchée sur le dos, la tête légèrement pendante. Il repère du sang sur son visage. Misère de misère. Vite, les secours. Il se précipite sur sa radio et contacte nerveusement la capitainerie.

— Allo, Ghislain, c'est Gaston. Il y a une femme blessée ou peut-être... morte, à vingt mètres du phare, sur la jetée des Richelieu.

— Bien reçu, Gaston. Je préviens les secours.

Le pêcheur est rivé à ses jumelles. Comme s'il pouvait la sauver à distance, il s'entend exhorter l'inconnue par la pensée : Tiens le coup. Les secours arrivent. Tiens le coup !

La vedette des pompiers du port accoste au pied de la jetée. Deux hommes saisissent un brancard et grimpent vers le phare, tandis que le médecin leur emboîte le pas. Derrière ses jumelles, Gaston suit la progression des secouristes. Un pompier lui fait signe qu'elle est en vie. La femme est déposée sur la civière avec précaution.

Gaston relance le moteur, fait demi-tour et revient au port. Il arrive avant la vedette et il attend. Les copains avertis par la rumeur sortent du bar, le rejoignent et l'entourent en l'interrogeant.

— Eh, Gaston, qu'est-ce qui se passe ?

— Une femme blessée au pied du phare.

— C'est qui ?

— Mais enfin, François, comment tu veux que je le sache ? J'ai juste vu aux jumelles qu'elle est blessée à la tête.

— Ah ben quelle histoire ! Peut-être que c'est un meurtre ? romance Louis, fervent amateur des séries policières.